

## *Isoline* de Judith Gautier (1845-1917) ou l'invitation au voyage

À peine âgée de dix-huit ans, Judith Gautier fait ses débuts dans la carrière littéraire sous l'égide d'un père influent, figure du romantisme et poète parnassien, plume brillante du Second Empire : Théophile Gautier. Tempérament fougueux mais volontaire, Judith s'émancipe de l'influence paternelle en en apprenant le chinois auprès d'un jeune mandarin lettré Tin-Tun-Ling. Elle rencontre un grand succès avec un recueil de poèmes chinois classiques qu'elle traduit et adapte en prose *Le Livre de Jade*, bientôt suivi d'un roman, *Le Dragon impérial*. À l'avant-garde de son époque, Judith Gautier ne cessera de défricher l'imaginaire extrême et moyen-oriental, de la Chine au Japon, en passant par l'Inde et la Perse. À vingt-trois ans, la jeune femme a déjà affirmé sa sensibilité artistique dans toutes les formes d'écriture, mais la mort de son père ainsi que l'échec de son mariage l'obligent à vivre de sa plume. Après avoir écrit sous le pseudonyme de Walter, choisi par son père lorsqu'elle a fait ses débuts au *Moniteur universel*, puis sous le nom de son mari Catulle Mendès, elle publiera désormais sous le sien propre, Judith Gautier. Elle passe alors ses étés à Saint-Énogat près de Dinan, le village breton d'*Isoline*, où elle fait bâtir une villa, baptisée en hommage à son ami Wagner *Le Pré des Oiseaux*. Elle y reçoit ses nombreux amis et visiteurs étrangers. Le charme de ce refuge l'invite à abandonner un temps l'inspiration orientale et à puiser à pleine main dans son enfance la matière d'un conte.

La haute tour « Solidor » de Saint-Malo, au pied de laquelle débute *Isoline* vient en écho au prénom éponyme. Dans ce court récit, le thème de la solitude est d'abord incarné par un jeune et pâle officier de marine, un orphelin natif du lieu dont l'apparition « un soir gris » nous plonge dans l'atmosphère bretonne. Les gens simples ont toute la sympathie de la narratrice qui s'attarde sur des détails pittoresques d'une manière presque ethnographique. C'est chez la nourrice que surgit dans le regard émerveillé du jeune homme, la belle et sauvage Isoline. Envoûté, il la poursuit jusqu'au pied du château. Mais, comme le prince charmant, il ne peut y pénétrer, empêché par une ceinture d'eau et de verdure. Le lecteur est alors introduit à distance dans la vie de la jeune fille, claustrée, solitaire, et soumise à la toute-puissance paternelle depuis sa naissance, se débattant avec ses pulsions de vie et de mort. Mais dans ce conte-ci, celle qui est plongée dans un long sommeil est la mère ; et l'enjeu pour Isoline est d'échapper au couple parental mortifère.

Le passé médiéval de la région sert la trame amoureuse qui va éclore en même temps que s'éveille la nature. Deux mondes, hostiles et solidaires, traversent ce « conte de fée » : celui de l'église incarné par un curé sans-gêne et cupide, et celui d'une bourgeoisie mesquine de province représentée par la sœur du lieutenant. Élevée hors du cercle familial jusqu'à l'âge de 7 ou 8 ans, Judith Gautier transpose dans *Isoline* les personnages et les expériences de son enfance, notamment sa relation avec sa nourrice - dont elle emprunte le patronyme - mais aussi, son éducation libre et désordonnée ainsi que sa précoce épreuve du couvent : « Nous avons beaucoup à nous faire pardonner » lui dira son père.

L'autrice offre, dans ce récit d'initiation au dénouement léger et joyeux, un modèle d'émancipation combatif qui met en œuvre les ressorts de la volonté individuelle, le désir et la curiosité. L'élan d'Isoline se porte à l'endroit d'un ami, un frère, à la physionomie androgyne, plutôt que d'un amant héroïque. Déguisée en mousse, elle s'éloigne avec lui vers des terres lointaines, encouragée par les paroles naïves d'une chanson. « Voyager, même en esprit, c'est renaître », disait-elle.

Isabelle Pasquet

Professeure de Lettres